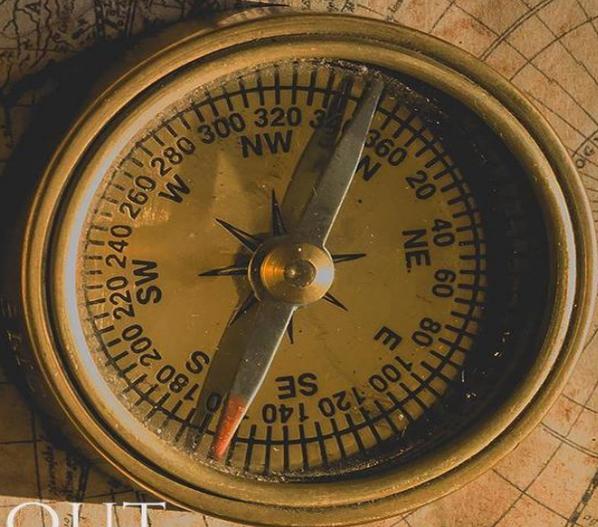


# LE NEZ D'UN NOTAIRE



EDMOND ABOUT

# Le nez d'un notaire

[Pages de titre](#)

[Avant propos](#)

[I – L'Orient et l'Occident sont aux prises](#)

[II – La chasse au chat](#)

[III – Où le notaire défend sa peau avec plus de succès](#)

[IV – Chébahtien Romagné](#)

[V – Grandeur et décadence](#)

[VI – Histoire d'une paire de lunettes et conséquences d'un rhume de cerveau](#)

[Page de copyright](#)

**Edmond About**  
**LE NEZ D'UN NOTAIRE**  
**(1862)**

# Avant propos

## L'auteur

*Écrivain, journaliste (1828-1885).*

*Né à Dieuze (Lorraine) Edmond About est un fils d'épicier qui fait ses études au petit séminaire, puis élève brillant, au Lycée Charlemagne (Paris). Il remporte le prix d'honneur de philosophie au Concours général et entre à l'École normale supérieure en 1848. Il est nommé en 1851 membre de l'École française d'Athènes et séjourne deux ans en Grèce en compagnie de l'architecte Charles Garnier.*

*À son retour, La Grèce contemporaine (1854), lui vaut un grand succès. Favorable au Second Empire et violemment anticléricale, il se fait connaître comme polémiste. En 1871, il rallie la Troisième république et soutient la politique de Thiers. Il entre alors au XIXe siècle dont il prend la rédaction en chef.*

*Edmond About est aussi un auteur comique tant il sait manier la satire. Il connaît la célébrité avec ses nouvelles au style vif, clair et concis et ses romans qui évoquent des situations imaginaires, souvent inspirées par les progrès de la science. Mariages de Paris (1856), Le Roi des montagnes (1857), L'Homme à l'oreille cassée (1862) ou Les Mariages de province (1868) sont autant de succès d'éditions. Élu à l'Académie Française en 1884, il meurt avant d'avoir pu prononcer son discours de réception.*

## **Le roman**

*Alfred L'Ambert, séduisant héritier d'une longue lignée de notaires, hante le foyer de l'Opéra où ministres, ducs et banquiers viennent s'éprendre des danseuses du corps de ballet. Et notre notaire tombe bel et bien amoureux d'une danseuse de quatorze ans, à qui il livre une cour assidue... en lui offrant des bonbons. Qui donc accusait la société du second Empire d'être corrompue ?*

*Un rival surgit en la personne d'Ayvaz-Bey, secrétaire de l'ambassade ottomane à Paris. Dans le tumulte de la foule, Alfred bouscule cet Ayvaz-Bey et lui écorche le nez. Le Turc, atteint dans son orgueil et dans sa chair, entend assouvir sa vengeance – et il y parvient au cours d'un duel épique : d'un coup de yatagan, il ampute de son appendice, et sans autre forme de procès, le notaire.*

*Un chirurgien conciliant se charge de remplacer le nez de ce dernier, prélevant pour cela un morceau de chair sur le bras d'un robuste porteur d'eau auvergnat, Sébastien Romagné. Alfred n'aura d'autre solution que de rester le visage collé contre le bras de Sébastien pendant trente jours. Ces trente jours passés, notre notaire paré d'un nouveau nez fort élégant peut retourner parader dans les salons. Tout aurait été pour le mieux si un jour, le nez n'avait pris quelques teintes violacées, et s'il ne s'était épanoui telle une magnifique pivoine. Le chirurgien en découvre la raison : Sébastien Romagné s'adonne à la boisson...*

*Faut-il chercher à discerner dans ce conte – comme dans Le nez de Gogol – des arrières plans psychanalytiques ? Doit-on considérer About comme un prophète de l'ère des prélèvements d'organes et des manipulations génétiques ? La question est posée. Toujours est-il que la psychanalyse, peut-être, et la bioéthique assurément, auraient fort à y gagner.*

*On pourra lire ce conte d'une grâce et d'une vivacité toutes voltairiennes et noter au passage quelques fines railleries à l'égard des hautes classes de la société et de leurs médecins. Pourtant, à y bien songer... ces danseuses, ce nez qui disparaît et reparaît comme lié aux tribulations d'un rustre... About, profond connaisseur de la mythologie et des métamorphoses de l'art, About nous parlerait-il ici en langage codé ?*

### **Dédicace à M. Alexandre Bixio**

Permettez-moi, monsieur, d'inscrire en tête de ce petit livre le nom cher et honoré d'un homme qui a consacré toute sa vie à la cause du progrès, d'un père qui a offert ses deux fils à la délivrance de l'Italie, d'un ami qui est venu entre les premiers me donner une preuve de sympathie le lendemain de *Gaetana*<sup>1</sup>.

E. A.

---

i. Pièce écrite par Edmond About.

# I – L'Orient et l'Occident sont aux prises

Le sang coule

Maître Alfred L'Ambert, avant le coup fatal qui le contraignit à changer de nez, était assurément le plus brillant notaire de France. En ce temps-là, il avait trente-deux ans ; sa taille était noble, ses yeux grands et bien fendus ; son front olympien, sa barbe et ses cheveux du blond le plus aimable. Son nez (premier du nom) se recourbait en bec d'aigle. Me croira qui voudra, mais la cravate blanche lui allait dans la perfection. Est-ce parce qu'il la portait depuis l'âge le plus tendre, ou parce qu'il se fournissait chez la bonne faiseuse ? Je suppose que c'était pour ces deux raisons à la fois.

Autre chose est de se nouer autour du cou un mouchoir de poche roulé en corde ; autre chose de former avec art un beau nœud de batiste blanche dont les deux bouts égaux, empesés sans excès, se dirigent symétriquement vers la droite et la gauche. Une cravate blanche bien choisie et bien nouée n'est pas un ornement sans grâce ; toutes les dames vous le diront. Mais il ne suffit point de la mettre ; il faut encore la bien porter : c'est une affaire d'expérience. Pourquoi les ouvriers paraissent-ils si gauches et si empruntés le jour de leurs

noces ? Parce qu'ils se sont affublés d'une cravate blanche sans aucune étude préparatoire.

On s'accoutume en un rien de temps à porter les coiffures les plus exorbitantes ; une couronne, par exemple. Le soldat Bonaparte en ramassa une que le roi de France avait laissé tomber sur la place Louis XV. Il s'en coiffa lui-même, sans avoir pris leçon de personne, et l'Europe déclara qu'un tel bonnet ne lui allait pas mal. Bientôt même il mit la couronne à la mode dans le cercle de sa famille et de ses amis intimes. Tout le monde autour de lui la portait ou la voulait porter. Mais cet homme extraordinaire ne fut jamais qu'un porte-cravate assez médiocre. Mr le vicomte de C..., auteur de plusieurs poèmes en prose, avait étudié la diplomatie, ou l'art de se cravater avec fruit.

Il assista, en 1815, à la revue de notre dernière armée, quelques jours avant la campagne de Waterloo. Savez-vous ce qui frappa son esprit dans cette fête héroïque où éclatait l'enthousiasme désespéré d'un grand peuple ? C'est que la cravate de Bonaparte n'allait pas bien.

Peu d'hommes, sur ce terrain pacifique, auraient pu se mesurer avec maître Alfred L'Ambert. Je dis L'Ambert, et non Lambert : il y a décision du conseil d'État. Maître L'Ambert, successeur de son père, exerçait le notariat par droit de naissance. Depuis deux siècles et plus, cette glorieuse famille se transmettait de mâle en mâle l'étude de la rue de Verneuil avec la plus haute clientèle du faubourg Saint-Germain.

La charge n'était pas cotée, n'étant jamais sortie de la famille ; mais, d'après le produit des cinq dernières années, on ne pouvait l'estimer moins de trois cent mille écus. C'est dire qu'elle rapportait, bon an, mal an, quatre-vingt-dix mille livres. Depuis deux siècles et plus, tous les aînés de la famille avaient porté la cravate blanche aussi naturellement que les corbeaux portent la plume noire, les ivrognes le nez rouge, ou les poètes l'habit râpé. Légitime héritier d'un nom et d'une fortune considérables, le jeune Alfred avait sucé les bons principes avec le lait. Il méprisait dûment toutes les nouveautés politiques qui se sont introduites en France depuis la catastrophe de 1789. À ses yeux, la nation française se composait de trois classes : le clergé, la noblesse et le tiers état. Opinion respectable et partagée encore aujourd'hui par un petit nombre de sénateurs. Il se rangeait modestement parmi les premiers du tiers état, non sans quelques prétentions secrètes à la noblesse de robe. Il tenait en profond mépris le gros de la nation française, ce ramassis de paysans et de manœuvres qu'on appelle le peuple, ou la vile multitude. Il les approchait le moins possible, par égard pour son aimable personne, qu'il aimait et soignait passionnément. Svelte, sain et vigoureux comme un brochet de rivière, il était convaincu que ces gens-là sont du fretin de poisson blanc, créé tout exprès par la providence pour nourrir MM. les brochets.

Charmant homme au demeurant, comme presque tous les égoïstes ; estimé au Palais, au cercle, à la chambre des notaires, à la conférence de Saint-Vincent de Paul et à la salle d'armes ; beau tireur de pointe et de contre-pointe ; beau buveur, amant généreux, tant qu'il

avait le cœur pris ; ami sûr avec les hommes de son rang ; créancier des plus gracieux, tant qu'il touchait les intérêts de son capital ; délicat dans ses goûts, recherché dans sa toilette, propre comme un louis neuf, assidu le dimanche aux offices de Saint-Thomas d'Aquin, les lundis, mercredis et vendredis au foyer de l'Opéra, il eût été le plus parfait *gentleman* de son temps au physique comme au moral, sans une déplorable myopie qui le condamnait à porter des lunettes. Est-il besoin d'ajouter que ses lunettes étaient d'or, et les plus fines, les plus légères, les plus élégantes qu'on eût fabriquées chez le célèbre Mathieu Luna, quai des Orfèvres ?

Il ne les portait pas toujours, mais seulement à l'étude ou chez le client, lorsqu'il avait des actes à lire. Croyez que les lundis, mercredis et vendredis, lorsqu'il entraît au foyer de la danse, il avait soin de démasquer ses beaux yeux. Aucun verre biconcave ne voilait alors l'éclat de son regard. Il n'y voyait goutte, j'en conviens, et saluait quelquefois une *marcheuse* pour une *étoile* ; mais il avait l'air résolu d'un Alexandre entrant à Babylone. Aussi les petites filles du corps de ballet, qui donnent volontiers des sobriquets aux personnes, l'avaient-elles surnommé *Vainqueur*. Un bon gros Turc, secrétaire à l'ambassade, avait reçu le nom de *Tranquille*, un conseiller d'État s'appelait *Mélancolique* ; un secrétaire général du ministère de..., vif et brouillon dans ses allures, se nommait Mr *Turlu*. C'est pourquoi la petite Élise Champagne, dite aussi Champagne IIe, reçut le nom de *Turlurette* lorsqu'elle sortit des coryphées pour s'élever au rang de sujet.

Mes lecteurs de province (si tant est que ce récit dépasse jamais les fortifications de Paris) vont méditer une minute ou deux sur le paragraphe qui précède. J'entends d'ici les mille et une questions qu'ils adressent mentalement à l'auteur. « Qu'est-ce que le foyer de la danse ? Et le corps de ballet ? Et les étoiles de l'Opéra ? Et les coryphées ? Et les sujets ? Et les marcheuses ? Et les secrétaires généraux qui s'égarerent dans un tel monde, au risque d'y attraper des sobriquets ? Enfin par quel hasard un homme posé, un homme rangé, un homme de principes, comme maître Alfred L'Ambert, se trouvait-il trois fois par semaine au foyer de la danse ? »

Eh ! chers amis, c'est précisément parce qu'il était un homme posé, un homme rangé et un homme de principes. Le foyer de la danse était alors un vaste salon carré, entouré de vieilles banquettes de velours rouge et peuplé de tous les hommes les plus considérables de Paris. On y rencontrait non seulement des financiers, des conseillers d'État, des secrétaires généraux, mais encore des ducs et des princes, des députés, des préfets, et les sénateurs les plus dévoués au pouvoir temporel du pape ; il n'y manquait que des prélats. On y voyait des ministres mariés, et même les plus complètement mariés entre tous nos ministres. Quand je dis *on y voyait*, ce n'est pas que je les aie vus moi-même ; vous pensez bien que les pauvres diables de journalistes n'entraient pas là comme au moulin. Un ministre tenait en main les clefs de ce salon des Hespérides ; nul n'y pénétrait sans l'aveu de son excellence. Aussi fallait-il voir les rivalités, les jalousies et les intrigues ! Combien de cabinets on a culbutés sous les prétextes les plus divers, mais au fond parce que tous les hommes d'État veulent